

L'enfant du Concile.

Je suis né en 1964, je suis un enfant du Concile ! Autant dire que, pour moi, l'Eglise catholique d'après Vatican II est «l'Eglise de toujours». Je suis trop jeune pour avoir connu la messe en latin, et trop vieux pour lui en trouver aujourd'hui des vertus... moi qui ai découvert la Présence Réelle du Christ dans l'Eucharistie lors de ces messes de jeunes des années 70, assis par terre sur un tapis, autour du prêtre et d'une table basse, avec une assiette et un bol en grès, une hostie en pain azyme, accompagné par les chants de Gianadda à la guitare, dans une des salles de la Tour d'Armagnac à Auch qui accueillait alors les aumôneries...

Je suis un enfant du Concile, au sens où ce sont des prêtres marqués par le renouveau conciliaire qui m'ont transmis la foi et la brûlure de l'Évangile et le désir de servir le Christ et l'Eglise et l'humanité. C'est donc aussi comme un «tribut» que je dois à ces prêtres, religieuses¹, fidèles laïcs éducateurs qui ont accompagné mes premiers pas dans la foi, que je veux écrire ces lignes, pour témoigner de ce qu'un enfant et un jeune a pu recevoir dans les années qui suivirent le Concile, de la part de ceux qui venaient de le vivre.

Si ces lignes pouvaient atténuer un peu l'amertume qui s'exprime parfois dans les récits d'expérience que nous avons lus, j'en serai heureux. Si ces lignes pouvaient aussi permettre à ceux qui ont vécu le concile de porter un regard bienveillant sur les générations de jeunes, spécialement de jeunes prêtres, qui s'efforcent à leur tour, et avec leur propre histoire, bien différente de la leur, de vivre du Christ et d'en transmettre la Parole, je m'en réjouirai... Dans l'entre-deux des générations où je me trouve, en quelque sorte, puis-je avoir parole apaisante et faire médiation ?

Le deuil de la part intransmissible de l'événement conciliaire.

Le premier point à relever est ce que l'on peut appeler l'«événement conciliaire», une expérience unique, et cela à prendre au sens théologique et spirituel du terme, c'est-à-dire un événement de l'Esprit Saint qui ne pouvait laisser indifférent, qui a bouleversé et chamboulé bien des choses, et d'abord ses acteurs². Les témoins qui nous transmettent dans ces pages leur récit n'ont pas participé à la phase romaine de cet événement, mais à vrai dire, la phase romaine n'en était qu'une part : l'Eglise entière s'est mise en Concile. Evêques, théologiens, prêtres, fidèles, dans les paroisses, les mouvements, discutèrent

¹ Albert Vignaux et Sr Josette se reconnaîtront dans ces lignes!

² «Même si le Concile ne devait aboutir à aucun texte précis, un résultat d'une incalculable portée est dès maintenant obtenu. Quelque chose d'irréversible s'est produit et affirmé dans l'Eglise» écrit le P. Yves Congar le 18 décembre 1962 dans *Le Concile au jour le jour*, Paris: Éditions du Cerf, 1963, p.100.

durant les années conciliaires et post-conciliaires, échangèrent, se disputèrent parfois, et même souvent, violemment. Le concile est donc un événement de l'Esprit, et, un peu comme pour l'expérience pascalle des premiers disciples, il y a dans cet événement une part transmissible, ce que nous appelons la «réception du Concile», mais aussi une part «intransmissible».

C'est la bénédiction et la souffrance du témoin de ne pouvoir transmettre qu'imparfaitement le témoignage d'un événement fondateur. J'aimerais que nous, les générations post-conciliaires, prenions en compte cet aspect : ils ont vécu quelque chose que nous ne pouvons vivre, quelque chose qui les a profondément marqués et que nous ne pouvons qu'imparfaitement comprendre, parce que nous ne sommes pas ce qu'ils étaient, et nous n'avons pas vécu ce qu'ils ont vécu, dans un monde qui n'est plus notre monde³. Une «grande espérance». Un souffle nouveau pour une Eglise «qui ne respirait pas»⁴. Et pour la consolation des témoins de cette époque, j'aimerais le leur rappeler : nous ne pouvons pas vous ressembler, puisque nous ne sommes pas ce que vous étiez. Dans l'expérience brute, dans la vérité du témoignage, il y a l'expression d'une réalité qui se dit et tente de se partager mais imparfaitement.

Toutefois, si dans l'événement fondateur du Concile, il y a de l'intransmissible, il y a aussi, et c'est finalement le plus important, ce qui, de l'événement en un temps et en un lieu donné, est universel, pour tous temps et tous lieux, ce qui demande à être reçu, recueilli, vécu. Il s'agit pour les témoins qui se sont exprimés de faire le deuil de «l'intransmissible». A mesure que passaient les années et que les témoins de l'événement se faisaient moins nombreux que les nouvelles générations vierges de cet événement fondateur, il leur a fallu faire le deuil de sa part intransmissible pour la distinguer de l'actualité du Concile : le Concile aujourd'hui appartient tout autant à nous qui les suivons qu'aux témoins de l'époque.

Recevoir la part transmissible, l'enjeu reste entier : ce sont d'abord des textes, bien entendu, mais aussi une tradition d'interprétation qui s'est mise en place depuis cinquante ans parmi les théologiens, les pasteurs, et bien entendu le Magistère, à laquelle il faut ajouter la part plus mystérieuse du phénomène de réception, la réception vécue par l'Eglise elle-même, «infiltration des décisions conciliaires dans le corps de l'Eglise»⁵. Une transmission à laquelle Michel Dagrass s'est attaché durant toutes ses années de ministère et d'enseignement et qui nous en donne encore en ces pages une rapide et vive expression⁶.

³ Cf. Pour le contexte conciliaire lire plus haut René Souriac, *L'Eglise et Vatican II, le monde et la crise de Mai 68*.

⁴ Mario Chioetto, *Témoignage du Père Mario Chioetto*, p.5

⁵ A ce propos, cf. Gilles Routhier, *La réception du Concile*, Paris: Éditions du Cerf (coll. Cogitatio fidei n.174), 1993. p.91 et sv.

⁶ Cf. *Une visite guidée du Concile Vatican II*, pp.....